7

(7

CHARRIÈRE

NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR LE

Dr ACHILLE CHEREAU

Extrait de la Bibliothèque universelle et Revue suisse

LAUSANNE
IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL

1876

CHARRIÈRE

I

La cour de Saint-Jean de Latran. (1813-1833.)

Le vieux Paris s'en va, le vieux Paris est parti..... Qui se rappelle, place de Cambrai, juste en face du Collége de France, la cour de Saint-Jean de Latran qui y était enclavée, vaste cour bordée de tous côtés d'échoppes, de boutiques occupées par des artisans de toute sorte : ferblantiers, peaussiers, mégissiers, menuisiers, chapeliers, serruriers, couteliers, etc. ? Les bâtiments qui enserraient cette cour étaient les restes d'un hôpital, d'une commanderie de l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, établie en 1130 ; la pioche des démolisseurs les a rasés au mois de novembre 1854[1]. Ces artisans étaient là, autrefois, bien chez eux ; ils jouissaient de la franchise et pouvaient librement travailler sans être inquiétés par les jurés de la communauté des arts et métiers.

Vincent y ouvrit sa boutique en 1816. Qui était donc

[1] H. Bordier, *Les églises et monastères de Paris*. — In-8. Paris, 1856.

Vincent....? Un brave artisan « repassant tous les jours, » tandis que sa femme continuait son état de relieuse, faisant tourner incessamment la manivelle, pouvant employer jusqu'à huit ouvriers et trois apprentis, aimé et estimé de tout son quartier, et qui, à l'âge de quarante-cinq ans, en 1820, se noya dans la Seine. Fut-ce un suicide ou un accident ? Je ne sais ! Toujours est-il que la noyade tourna fort au profit d'un jeune apprenti, que Vincent avait eu pendant quatre ans chez lui et qu'on citait dans tout le voisinage pour son assiduité, son affabilité, sa conduite exemplaire, son ardeur au travail, et le soin qu'il mettait à satisfaire les pratiques. On remarquait particulièrement qu'au lieu d'imiter la plupart de ses compagnons, il restait le dimanche dans l'atelier, s'amusant à forger, à limer le fer, à chercher, à penser.

Ce jeune apprenti se nommait Joseph-Frédéric-Benoit Charrière. Il était suisse, étant né le 18 mars 1803 à Cerniat, dans le canton de Fribourg, où il avait été élevé par son grand-père, paysan aisé et même quelque peu propriétaire. Son père, Etienne Charrière, et sa mère (une demoiselle Maradan) habitaient depuis quelque temps Paris, l'un en qualité de garçon de recette, l'autre comme couturière. Ils avaient été bien inspirés lorsqu'ils avaient conçu le projet de faire apprendre à leur gars le métier de coutelier, et qu'ils l'avaient mis en apprentissage dans la Cour de Saint-Jean de Latran ; car, sans bourse délier, du moins d'une manière immédiate (et comment eût-il pu faire autrement ?), il devint patron à son tour, maître à dix-huit ans, pouvant se laisser aller à ses inspirations, faire comme il l'entendait, commander, diriger. C'était un beau rêve, à la réalisation duquel M[me] V[e] Vincent eut une grande part en facilitant à son ex-apprenti les modes de payement.

Il ne faudrait pas, du reste, se figurer, en 1821, une boutique de coutellerie, et même de coutellerie chirurgicale, telle qu'elle est aujourd'hui ; on était plus modeste, moins exigeant à cette époque-là ; on se contentait volontiers de quelques vitrines sans prétention aucune, dans lesquelles s'étalaient, un peu pêle-mêle, les lancettes à grain d'orge et d'avoine, les lancettiers en argent, en buis, ou en ébène, les ciseaux plats ou courbes, les clefs de Garengeot, les bistouris, les scalpels, les seringues en plomb, les pinces à pansements, les algalies, les sondes, les trocarts, les forceps, un ou deux modèles de spéculum, des bandages, etc. Le grand luxe, c'était d'exposer d'énormes trousses bien garnies de leurs instruments qui faisaient miroiter leur revêtement de velours rouge. La meule, la fameuse meule, avec sa roue gigantesque, ne dédaignait pas de trôner dans la boutique, mue soit par un jeune garçon, soit même par la patronne : on faisait ce que l'on pouvait à cette époque-là pour ménager la dépense. Les objets de coutellerie eux-mêmes se ressentaient de ces mœurs simples et patriarcales, et les ciseaux, les pinces, c'étaient toujours les ciseaux et les pinces de nos aïeux, avec leurs branches retenues par une vis ; les bistouris, par leur petit ressort, faisant clic en s'ouvrant ; les seringues, grâce à leur piston emmailloté de filasse, demandaient une force surhumaine pour fonctionner ; le receveur était peu à son aise, encore moins l'expéditeur qui recueillait quelquefois en plein visage le bienfaisant liquide dévié de sa route ; les pinces à disséquer ne pouvaient tenir en place qu'au moyen d'un anneau, lequel souvent ne retenait rien du tout. Dieu sait la place gênante que tenaient dans la trousse les sondes diverses. Et les scies, et les spéculum, les premières tout simplement en fer, les seconds en étain !

Par un de ces éclairs qui illuminent l'homme inventif, l'homme de progrès, Charrière se dit un jour : « Il y a là une transformation à opérer, il faut que la coutellerie chirurgicale sorte des langes dans lesquels on la retient depuis si longtemps ; il faut que notre métier devienne un art et une science, qu'il marche de front avec le progrès chirurgical ; que le praticien soit assuré d'avoir en main un instrument qui soit docile à ses vues, et qui, malgré ses grands airs de solidité, n'ait pas la velléité de se briser ! Joindre la solidité à la légèreté, à l'élégance, voici ce qu'il faut faire ! Ah ! les Anglais prétendent avoir le monopole du bon acier, de la bonne trempe, de la forme gracieuse, du poli, de la finesse, de la douceur du tranchant ! Eh bien, nous allons leur montrer que la France peut se passer d'eux, et qu'elle peut faire aussi bien, sinon mieux qu'eux ! » Et il se mit à l'œuvre, œuvre immense, qu'il poursuivit toute sa vie et que nous apprécierons plus loin.

Un vieil adage assure que *l'occasion est chauve et qu'il n'est pas facile de la saisir*. Par deux fois, Charrière lui trouva pourtant assez de cheveux pour l'empoigner.

La première, ce fut en épousant (janvier 1826) Madeleine Elisabeth Berrurier ; la dot était à peu près nulle ; mais ce qui valait beaucoup mieux, la jeune fille apportait dans la petite boutique de la Cour de Saint-Jean de Latran un véritable trésor : une figure aimable et gracieuse sans être absolument jolie, une parole douce et engageante, une taille avenante et mignonne, un dévouement sans bornes à son nouvel époux, et le génie du commerce. Ah ! dame, les premiers temps furent durs, il ne fut pas toujours aisé de se procurer et de payer un tourneur de roue ; Mme Charrière fut plus d'une fois attelée à la lourde manivelle. Mais bast ! on chantonnait un

petit air, on regardait son mari, et la fatigue ne comptait plus.

Une autre fois, Charrière était en train de marteler le fer et d'aiguiser lancettes et bistouris, lorsqu'il voit entrer, ou plutôt se précipiter dans sa boutique, un jeune homme qu'à son tablier blanc, à sa figure fine, intelligente, à sa taille bien prise et distinguée, il était facile de reconnaître pour un interne des hôpitaux de Paris. C'en était un, en effet. Il était envoyé en toute hâte par son chef de service pour demander un conseil à l'humble coutelier; le cas était pressant; un pauvre diable avait été apporté à l'Hôtel-Dieu, étouffant, râlant par suite d'une pièce de monnaie qu'il avait avalée, qui s'était mise dans l'œsophage et qui comprimait le larynx. Charrière, sans même quitter son tablier, s'empresse de suivre le jeune homme, emportant avec lui le crochet ou panier de Graëfe. L'ingénieux instrument, sur son avis donné timidement, est appliqué avec un plein succès, le malade est sauvé..... Le chef de service, c'était Dupuytren..... Quel fluide sympathique s'échangea-t-il entre le grand chirurgien et l'humble ouvrier? Nul ne le sait. Toujours est-il qu'à partir de ce moment Dupuytren prit sous sa protection le coutelier de la Cour de Saint-Jean de Latran, et en fit son fournisseur particulier, lui inspirant les modèles, entretenant, alimentant, en quelque sorte, le feu d'invention et de perfectionnement qui le brûlait, l'emmenant tous les matins avec lui à l'hôpital, pour le façonner aux opérations et faire vibrer son génie aux modifications instrumentales. Car Charrière comprit dès le commencement l'avantage qu'il y avait à *voir fonctionner* ses instruments, à les essayer ou à les voir essayer sur le cadavre. Combien de fois l'avons-nous vu à l'hôpital Beaujon dans les services de Blandin, de Michon, de

Lenoir, étudier le mode opératoire, interroger ses propres instruments, les féliciter lorsqu'ils se comportaient bien, les morigéner pour leurs allures moins sûres !

Sous un tel patronnage que celui de Dupuytren, l'ex-apprenti de Vincent fit des pas de géant. Dès l'année 1825, les dix-neuf vingtièmes peut-être des chirurgiens lui confiaient la fabrication de leurs instruments, non moins que de nombreux essais à tenter ; le Conseil général des hospices le nommait le fournisseur, pour tous les hôpitaux et hospices, des appareils à prothèse; en 1830, trois ministères lui donnaient la mission de fabriquer tous les modèles types des caisses d'instruments destinés au service des hôpitaux militaires, les sacs d'ambulance pour l'infanterie, les sacoches pour la cavalerie, les caisses et demi-caisses d'instruments et appareils pour les hôpitaux maritimes et pour les bâtiments de l'état, pour les prisons, les maisons centrales de force et de correction, pour le service des paquebots-poste. Il faut dire que Charrière faisait un noble usage de ses succès ; il donnait aux jeunes chirurgiens et aux élèves toutes les facilités possibles pour qu'ils se familiarisassent de bonne heure avec un arsenal toujours mis à leur disposition pour des essais ; il parvenait à réduire à 70 fr. le prix de certains instruments qui auparavant en coûtaient 500 ou même 1000 ; il ne ménageait ni les frais ni le temps pour persévérer dans des projets trop légèrement abandonnés ; il se procurait tous les catalogues des couteliers étrangers, tous leurs modèles, avec l'idée d'en enrichir l'arsenal français, de les améliorer s'il y avait lieu, et de les livrer à un prix inférieur, afin que ses compatriotes pussent en jouir le plus tôt possible.

II

Rue de l'Ecole de Médecine n° 9.
1833-1842

Tant et si bien que la boutique de la Cour de Saint-Jean de Latran se trouva trop petite pour le successeur de Vincent. D'ailleurs, il n'était pas mal de chercher le grand jour, et d'aller planter sa tente au beau milieu du vieux quartier des Cordeliers, dans le vrai royaume d'Esculape. Le déménagement eut lieu en 1833. Nous voyons encore cette boutique Charrière, remplacée aujourd'hui par un marchand d'objets d'anatomie et d'histoire naturelle; c'est le N° 9 actuel de la rue de l'Ecole de Médecine. L'installation fut encore bien modeste, et n'eussent été un comptoir tout neuf, de jolies vitrines occupées par des instruments de toute sorte, bien polis, bien brillants, et l'aimable maîtresse de céans, mise cette fois avec une pointe de coquetterie (elle portait toujours un gracieux petit bonnet habilement enrubanné), on se fût cru encore, par l'exiguïté du local, dans les bâtiments des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Le succès, la réputation, l'illustration, datent réellement de cette année 1833 : exposition de 1834, médaille d'argent ; académie des sciences 1836, prix Monthyon ; exposition de 1839, médaille d'or, etc.... En 1837, voyage en Angleterre. Charrière voulait voir sur place, étudier cette fameuse coutellerie britannique, dont la réputation était si solidement établie que, par exemple, on traversait volontiers la Manche pour avoir un « rasoir anglais ; » le sexe à barbe n'était heureux que lorsqu'il avait un « rasoir anglais. » Notre ex-apprenti de Vincent se dit : Voyons donc cela..... Et il parcourt les ateliers de Londres, de Shefield ; et il peut se convaincre que le ra-

soir anglais était quelque peu *raseur* ; que sur la qnalité des tranchants anglais la France nourrissait plns de préjugés que de données exactes. —Charrière voulut, par une expérience, en avoir le cœur net. De retour à Paris, il se présente chez plusieurs de nos fameux chirurgiens, et leur dit : Tenez, ainsi que vous m'en avez chargé, j'ai acheté pour vous des bistouris fabriqués à Londres.

L'homme de l'art les examine, s'extasie sur leur beauté, leur grâce, l'excellence du tranchant, et s'écrie :

— A la bonne heure ! Voilà ce qn'il nous faudrait. Vous autres, ouvriers français, vons êtes incapables de nous faire de ces petits bijoux.

Sans répondre un mot, Charrière soulève la châsse des instruments ; on y lisait *Charrière*. Les historis avaient été forgés, trempés, aiguisés à Paris, par ses ouvriers.

III

Rue de l'Ecole de Médecine n° 6.
1842-1854

Tous les médecins de France et du monde entier connaissent les uns de nom, les autres pour y avoir souvent pénétré, la maison Charrière actuelle. Elle date de 1842 ; son fondateur n'est plus, mais son fils qui fut son premier et digne sncceseur, Robert et Collin qui furent les seconds, n'ont rien changé à la disposition originelle; mêmes comptoirs, mêmes vitrines hondées d'instruments aux formes les plns diverses, les plns ingénieuses, les plns capricieuses ; l'atelier est toujours là à gauche, occupé par d'hahiles ouvriers formés par le maître ; un large vitrage donnant snr la rue permet anx passants d'assister à la transformation magique de l'acier ; Dupuytren, représenté par un huste d'une ressemblance parfaite, semhle comme

par le passé continuer son œuvre de protection, d'inspiration ; on a respecté avec un soin religieux le vaste et curieux musée formé par Charrière, musée qui est, en quelque sorte, l'impression matérielle de ses labeurs, de ses patientes recherches, de ses inventions, et qu'avec un orgueil bien légitime il ouvrait à tous les curieux, à tous les jeunes chirurgiens avides des progrès de l'art. Vous pourrez encore souhaiter le bonjour à un employé qu'on a toujours vu : c'est le père Hippolyte Guyot, le camarade d'apprentissage de Charrière, au temps de la Cour Saint-Jean de Latran ; il fait, en quelque sorte, partie de la famille, il mourra au milieu d'elle.

Joseph-Frédéric-Benoit Charrière est mort tout dernièrement, le 28 avril 1876, âgé de 73 ans : cet homme bon et au cœur d'or, sans orgueil déplacé et sans morgue, qui devait tout à un honorable travail et qui méritait d'être heureux jusqu'au bout, s'est vu accablé de douleurs sans nombre ; son plus jeune fils, sous-lieutenant dans un régiment, a été emporté en Afrique par le choléra, vers l'année 1857 ; son fils aîné, son orgueil, sa vie pour ainsi dire, et qui avait inauguré si brillamment la succession du père, fut comme foudroyé en 1865 ; sa femme, son aimable Madeleine, celle qui avait tourné la roue au cloître Saint-Jean de Latran, qui avait, par sa grâce, par son amabilité, contribué plus qu'on ne pense aux succès de son mari, s'est éteinte le 27 novembre 1874.....! Charrière ne s'est jamais consolé de cette perte ; il a senti que son âme s'envolait avec celle de la femme qui l'avait aidé, encouragé et inspiré. La femme joue un plus grand rôle qu'on ne le pense dans les destinées de l'homme, elle attise souvent, elle alimente le talent, le génie, qui sans elle resterait parfois infécond et stérile.

IV

L'œuvre.

L'énumération seule des instruments inventés ou modifiés par Charrière, par cet homme remarquable, qui a représenté presque seul en Europe, pendant de longues années, les progrès de l'instrumentation chirurgicale, qui de petit ouvrier en métaux, est devenu l'élève, l'auxiliaire, le coopérateur de nos plus illustres chirurgiens, serait un travail colossal, hors des limites de cette notice ; tout ce que nous pouvons faire, c'est de tracer les grandes lignes de ce labeur de plus de trente ans.

Charrière semble s'être constamment inspiré de ces principes : 1° simplifier l'instrumentation chirurgicale ; 2° réunir sur le même objet, le petit volume, l'élégance, la solidité ; 3° réduire les prix jusqu'aux limites du possible, de manière à rendre les instruments accessibles à tous les praticiens, à faire une rude concurrence à l'étranger et à donner à la France le premier rang dans cette fabrication ; 4° ne reculer devant aucun essai, devant aucune dépense pour se faire l'interprète d'innovations imaginées par nos chirurgiens ; 5° diminuer le matériel instrumental tout en le rendant plus propre à toutes les vues, à toutes les exigences ; 6° étudier, surveiller soi-même le *modus faciendi* de ses instruments, assister soit aux essais faits sur le cadavre, soit aux opérations pratiquées dans les hôpitaux ; 7° étant donné un cas insolite, extraordinaire, non prévu, créer immédiatement, rapidement, un instrument capable d'y remédier ; 8° interroger la fabrication étrangère, lui emprunter ce qu'elle avait de bon, et arriver à mieux faire qu'elle ; 9° fournir toutes les grandes administrations, chemins de fer, armée, flotte, etc., d'un arsenal chirurgi-

cal qui pût répondre à tous les besoins, et qui ne fût point encombrant.

Ce programme élevé et patriotique a été snivi de point en point. Roux, en 1851, rendait bien justice à l'ex-apprenti de Vincent, lorsqu'en sa qualité de rapporteur de la section des instruments de chirurgie à l'exposition de Londres, il écrivait ceci :

« Un homme s'est trouvé en France qui, jeune, actif, impatient de produire et doué d'une grande intelligence, a opéré, presque à lui seul, les premières innovations dans la fabrication des instruments. Est-il besoin de nommer M. Charrière, qui bientôt devait se montrer si habile, si ingénieux dans la construction d'instruments nonveaux, et sans l'assistance duquel certaines conceptions chirurgicales auraient pu être comme non avenues, ou du moins rester momentanément stériles... il fallait du génie pour tant de produits nouveaux : l'invention a marché de front avec les progrès de l'art chirurgical lui-même..... Peut-être n'est-il pas un seul instrument parmi les plus simples et les plus vulgaires, parmi ceux dont l'usage est le plus ancien, auquel M. Charrière n'ait touché, pour en perfectionner le jeu, pour en rendre l'action plus efficace, et cela par un changement des plus simples dans la construction. Voyez ces ciseaux débarrassés de ce clou à vis destiné à joindre leurs deux branches croisées et rendus susceptibles d'être montés, nettoyés, montés de nouveau, en quelques secondes de temps, sans que jamais la rouille puisse encrasser l'entablure, et la fonction des deux lames conservant toujours la même solidité, les mêmes instruments rendus pour certains cas particuliers susceptibles d'une action plus régulière et d'une coupe plus nette au moyen de la jonction des branches portée en dehors de leur axe, et par ce qu'on peut appeler une articulation excentrique. Tous les instruments, faisant pinces à anneaux, les uns légers comme les pinces à pansement, les autres destinés à agir avec une certaine force comme les tenettes, modifiés par le croisement simple ou le croisement double, ou le décroisement des branches de manière à en réduire considérablement la grosseur soit au dehors, soit au dedans d'une plaie, soit en deçà des mors,

soit au-dessus des anneaux. Ces mêmes instruments, pinces, tenettes ou forceps, rendus aptes à exercer une pression continue sans l'action permanente de la main du chirurgien ou sans le concours d'un aide, par l'adjonction d'un petit système à crémaillère. Les petites pinces élastiques ordinaires, telles que celles dont on use pour les dissections ou qui servent à saisir les vaisseaux pour en faire la ligature, transformées en pinces à pression continue, sans autre mécanisme que le croisement des deux parties dont elles se composent. Nos algalies de trousse et tous autres instruments en tube et brisés ayant leurs deux parties soumises à un nouveau système de jonction, qui momentanément leur donne une grande fixité, système sans inconvénient aucun et presque indestructible. La seringue, cet instrument si vulgaire, mais qui, avec des formes et des dimensions variées, est usitée dans un grand nombre d'opérations chirurgicales, soit pour aspirer, soit pour injecter un liquide, ou en même temps comme pompe foulante et aspirante, comme dans le Bdellomètre, dans le clysoir, — la seringue, disons-nous, devenue un instrument presque nouveau, par un heureux emprunt fait à la pompe de Bramah et par l'application d'un système en usage dans la haute mécanique, celui du piston à double parachute ou, si l'on veut, à double diaphragme ou double valvule. Les scies de tous genres perfectionnées et devenues d'un usage plus simple et plus sûr, soit par une meilleure trempe, soit par une forme plus heureuse des lames. N'est-il pas reconnu maintenant, en effet, contrairement à l'opinion ancienne, qu'il n'est pas besoin, pour le jeu des scies ordinaires, que le bord dentelé soit plus épais que le bord opposé, et qu'en général les scies à lames minces coupent aussi bien que les lames épaisses et très fortes?

» La scie à chaîne, cette scie flexible qu'on nomme encore scie Jeffries, nous vient des Anglais, mais, en lui donnant plus de force, M. Charrière en a rendu le jeu plus sûr et applicable à un grand nombre de circonstances. En inventant la scie à molettes, il a fait oublier la scie de Heine, instrument fort ingénieux sans doute, mais par trop compliqué, voire même la scie ou plutôt l'instrument de M. Ferdinand Martin, qui fut un premier perfectionnement ou une première modification de la scie de Heine. Par ses efforts, tant pour perfectionner la scie commune que

pour corriger on pour simplifier les ostéotomes proprement dits, M. Charrière a eu sa part dans les beaux actes qui ont signalé la chirurgie française depuis trente ou quarante ans, ou pour ce qui concerne l'ablation des tumeurs des os et les résections de tous genres..... Et la lithotritie, on peut dire qu'en associant son intelligence avec celles de chirurgiens tels que Civiale, Amussat, Leroy d'Etiolles, Heurteloup, Segalas, etc., Charrière a contribué pour beaucoup à la création de cette magnifique conquête des temps modernes. C'est par lui principalement, et presque par lui seul qu'ont été construits les premiers instruments qui ont rapport à cette opération : le lithomètre avec lequel on peut connaître d'une manière très approximative la forme et les dimensions d'un calcul contenu dans la vessie ; les différentes sortes de pinces droites à trois branches, avec tous les moyens de térébration de la pierre; l'instrument de Jacobson; les pinces à deux branches simplement coudées, qui sont celles dont on fait usage maintenant et pour le jeu desquelles on emploie la percussion ou la simple pression graduée, ce qui suppose pour celle-ci l'emploi ou d'une manivelle ou d'un pignon ou de quelque autre appareil mécanique propre à régler cette pression jusqu'à son degré extrême, ce qui suppose aussi que l'instrument principal est doué d'une grande force de résistance; et d'autres lithotriteurs d'un moindre volume et d'une autre forme à leur extrémité terminale, pour extraire de la vessie les plus minces débris d'une pierre, ou briser de très petits fragments; et des lithotriteurs uréthraux, c'est-à-dire de petits lithotriteurs droits, destinés à agir seulement dans l'intérieur de l'urèthre sur des fragments de pierre ou de petits calculs entiers arrêtés dans leur trajet; et la curette articulée à tige droite, instrument si avantageux pour extraire des fragments ou des calculs encore plus petits, retenus dans quelques points de l'urèthre. »

Nous n'avons rien à ajouter à un tel éloge exprimé par un praticien tel que Roux. Nous ne pouvons, cependant, oublier de dire que Charrière est le premier qui ait, dans toute l'instrumentation chirurgicale, remplacé le fer par l'acier trempé ; qu'il a imaginé ses bouts de sein

en ivoire flexible, c'est-à-dire de l'ivoire débarrassé de ses éléments inorganiques ; qu'il a construit une filière destinée à prendre la mesure des sondes, des bougies, et d'un usage si commode pour les correspondants éloignés de Paris ; que les cordons porte-voix pour les voitures sont de lui ; que l'emploi du métal anglais, appelé *maillechort*, a été une idée heureuse et féconde ; qu'enfin, en collaboration avec son cher fils, et avec MM. Robert, Collin et Leblond, il a créé tout un appareil de sauvetage des incendiés, sauvetage à opérer par soi-même, sauvetage à opérer du dehors.

Quoi d'étonnant, après tant de travaux, que ce noble ouvrier ait été créé officier de la Légion d'honneur ! En vérité, il avait bien mérité cette haute distinction due à une existence passée dans des labeurs, dans des services éminents rendus à la science, à l'humanité. Sans compter les nombreux élèves qu'il a faits, les émules qu'il a inspirés, et qui ont continué la tradition du maître.

Paris, juillet 1876.
